

# Marx, le marxisme et le « père de la lutte des classes », Augustin Thierry

Jean-Numa Ducange

DANS **ACTUEL MARX 2015/2 n° 58**, PAGES 12 À 27

ÉDITIONS **PRESSES UNIVERSITAIRES DE FRANCE**

ISSN 0994-4524

ISBN 9782130650812

DOI 10.3917/amx.058.0012

Date de mise en ligne : 21/09/2015

Article disponible en ligne à l'adresse

<https://shs.cairn.info/revue-actuel-marx-2015-2-page-12?lang=fr>



Découvrir le sommaire de ce numéro, suivre la revue par email, s'abonner...  
Scannez ce QR Code pour accéder à la page de ce numéro sur Cairn.info.



**Distribution électronique Cairn.info pour Presses Universitaires de France.**

Vous avez l'autorisation de reproduire cet article dans les limites des conditions d'utilisation de Cairn.info ou, le cas échéant, des conditions générales de la licence souscrite par votre établissement. Détails et conditions sur [cairn.info/copyright](http://cairn.info/copyright).

Sauf dispositions légales contraires, les usages numériques à des fins pédagogiques des présentes ressources sont soumises à l'autorisation de l'Éditeur ou, le cas échéant, de l'organisme de gestion collective habilité à cet effet. Il en est ainsi notamment en France avec le CFC qui est l'organisme agréé en la matière.

DoSSiER  
HISTOIRE  
*et* LUTTES  
*de*  
CLASSES

*Coordonné par* Déborah COHEN  
et Jean-Numa DUCANGE

## MARX, LE MARXISME ET LE « PÈRE DE LA LUTTE DES CLASSES », AUGUSTIN THIERRY

Par Jean-Numa DUCANGE

« Maintenant, en ce qui me concerne, ce n'est pas à moi que revient le mérite d'avoir découvert l'existence des classes dans la société moderne, pas plus que la lutte qu'elles s'y livrent. Des historiens bourgeois avaient exposé bien avant moi l'évolution historique de cette lutte des classes et des économistes bourgeois en avaient décrit l'anatomie économique<sup>1</sup>. » Pendant des décennies, de nombreux ouvrages ont cité ou paraphrasé ces lignes issues d'une lettre de 1852 rédigée par Karl Marx et adressée à son ami Joseph Weydemeyer. Marx y affirmait sa dette intellectuelle à l'égard des historiens libéraux à qui il aurait emprunté l'idée de comprendre l'histoire des sociétés à travers le prisme de la lutte des classes. Ironisant sur les hommes politiques « démocrates » de son temps, Marx précisait son propos dans le même courrier en affirmant que « ces messieurs devraient par exemple étudier les œuvres de Thierry, Guizot, John Wade, etc., et acquérir quelques lumières sur 'l'histoire des classes' dans le passé<sup>2</sup> ». Ce courrier est d'autant plus célèbre qu'il contenait également une des rares mentions explicites dans son œuvre de la « dictature du prolétariat<sup>3</sup> ». Une deuxième correspondance, cette fois-ci adressée à Friedrich Engels deux ans plus tard, évoque spécifiquement Augustin Thierry comme le « père de la 'lutte des classes' dans l'historiographie française<sup>4</sup> » à l'occasion de la parution d'un ouvrage, *l'Essai sur l'histoire de la formation et des progrès du Tiers-État*<sup>5</sup>.

Évoquer Augustin Thierry comme « père de la lutte de classes » devient au vingtième siècle une des formules passe-partout de l'histoire du marxisme. Ces deux citations ont même fait autorité car, comme le rappelle Eric Hobsbawm, « bien que la conception matérialiste de l'histoire au

1. Marx Karl, Engels Friedrich, Correspondance. *Tome III janvier 1852 – juin 1853*, Paris, Éditions Sociales, 1972, p. 79. Lettre du 5 mars 1852 de Karl Marx à Joseph Weydemeyer.

2. *Idem*.

3. Sur la « dictature du prolétariat » chez Marx voir Draper Hal, *Karl Marx's Theory of Revolution. Vol. III: The Dictatorship of the Proletariat*, New-York, Monthly Review Press, 1986.

4. Marx Karl, Engels Friedrich, *Correspondance. Tome IV juillet 1852-juin 1957*, Paris, Éditions Sociales, 1974, p. 148. Lettre du 27 juillet 1854 de Karl Marx à Friedrich Engels.

5. Thierry Augustin, *Essai sur l'histoire de la formation et des progrès du Tiers-État*, Paris, Furne, 1853.

centre du marxisme, et que tout ce qu'a écrit Marx soit imprégné d'histoire, il n'a pas lui-même écrit beaucoup d'histoire, dans le sens où l'entendent les historiens<sup>6</sup> ». Tout manuel ou article résumant la « conception matérialiste de l'histoire » ou faisant référence aux origines du concept de « luttes de classes » chez Marx pouvait difficilement faire l'économie d'une allusion, même (et souvent) succincte, à Augustin Thierry. Ce dernier ayant été par ailleurs le secrétaire de Saint-Simon entre 1814 et 1817, la filiation avec le « socialisme utopique » était assurée<sup>7</sup>. Des générations se sont ainsi succédées en répétant combien Marx avait puisé dans l'œuvre de Thierry et d'autres historiens libéraux (principalement Guizot, Mignet et Thiers).

Pourtant, qui a lu au vingtième siècle le texte auquel Marx faisait alors explicitement référence, l'*Essai sur l'histoire de la formation et des progrès du Tiers-État*, ainsi que les autres ouvrages sur l'histoire de France dont Marx avait pris connaissance? *L'Essai*<sup>8</sup> en question n'a pas été réédité en France depuis la mort de Karl Marx<sup>9</sup>. L'œuvre de Thierry s'efface avec l'histoire scientifique qui s'affirme sous la Troisième République.

Une simple confrontation des œuvres publiées de Thierry et Marx sur l'histoire aurait déjà en soi un intérêt: qu'est-ce que qui au fond, a valu les louanges de Marx au-delà la formule consacrée sur le « père » de la lutte des classes? Mais au moins deux autres raisons justifient une étude plus approfondie. En premier lieu, l'édition par la MEGA des notes prises par Marx sur l'*Essai* de Thierry permet de mieux connaître ce qu'il a retenu de sa lecture<sup>10</sup>. Par ailleurs l'œuvre d'Augustin Thierry, largement oubliée pendant des décennies, fait l'objet d'un regain d'intérêt. Amorcé dans les années 1980 avec un article de Marcel Gauchet dans *Les Lieux de mémoires* de Pierre Nora – qui soulignait d'ailleurs avec un certain mépris la « piété filiale » des marxistes à l'égard d'Augustin Thierry<sup>11</sup> – ce renouveau est plus affirmé depuis quelques années avec la mise en question du « roman national ». L'historien Sylvain Venayre a par exemple publié un ouvrage marquant à ce sujet, *Les Origines de la France. Quand les historiens inventaient la nation*<sup>12</sup>. Dans un contexte de crise de « l'identité » française, l'ouvrage présente les récits fondateurs de l'histoire de France publiés au cours du XIX<sup>e</sup> siècle, en faisant la part belle aux ouvrages d'Augustin

6. Hobsbawm Eric, *Marx et l'histoire*, Paris, Demopolis, 2008, p. 62.

7. Hobsbawm Eric, *Et le monde changea. Réflexions sur Marx et le marxisme de 1840 à nos jours*, Paris, Actes Sud, 2013, p. 45.

8. Nous mentionnons désormais dans cet article l'ouvrage d'Augustin Thierry sous cette forme abrégée d'*Essai*.

9. La dernière édition remonte en effet à 1883-1884.

10. Marx Karl, Engels Friedrich, *Exzerpte und Notizen. September 1853 bis Januar 1855 (Marx Engels Gesamtausgabe IV/12)*, Berlin, Akademie Verlag, 2007, pp. 513-580.

11. Gauchet Marcel « *Les Lettres sur l'histoire de France d'Augustin Thierry* », in Nora Pierre (dir.), *Les lieux de mémoire, La Nation (III)*, Paris, Gallimard, 1986, p. 251. Gauchet évoque principalement les *Lettres sur l'histoire de France* de Thierry (dont une nouvelle édition des *Lettres* a paru aux Classiques Garnier en 2014) mais très peu l'*Essai sur l'histoire*, il est vrai hors de son cadre chronologique qui se limite aux années 1830.

12. Venayre Sylvain, *Les Origines de la France. Quand les historiens inventaient la nation*, Paris, Seuil, 2013. Signalons également Aramini Aurélien, « L'Archéologie linguistique du pouvoir et du peuple chez Augustin Thierry », *Revue d'histoire du XIX<sup>e</sup> siècle*, n° 49, 2014, pp. 179-193.

Thierry. Néanmoins, contrecoup logique des affirmations dogmatiques de naguère, les spécialistes actuels des récits nationaux du XIX<sup>e</sup> siècle ont globalement abandonné l'idée de mettre en perspective Marx et Augustin Thierry, au point d'en oublier l'influence capitale du second sur le premier. Joëlle Dusseau relève à juste titre cette absence surprenante dans la production historiographique contemporaine :

Si les grands systèmes explicatifs de l'histoire de France sont présentés de manière extrêmement précise, aucun écho n'est donné à l'histoire marxiste, alors que Marx et Engels sont obnubilés par l'histoire et, notamment Marx, par l'histoire de France lue à travers la lutte des classes<sup>13</sup>.

*Les Origines de la France* n'y fait en effet pas la moindre allusion. Pourtant toute une réflexion sur Michel Foucault et la généalogie historique à partir de sa lecture d'Augustin Thierry clôt l'ouvrage. Dans ce contexte, il paraît d'autant plus nécessaire de restituer ce que Marx a réellement emprunté au « père de la lutte de classes ».

## MARX, LECTEUR D'AUGUSTIN THIERRY

Alors qu'il vient d'achever son essai historique sur le bonapartisme (*Le 18 Brumaire de Louis Bonaparte*), qu'a donc lu Marx de l'historien français lorsqu'il affirme pour la première fois une dette à son égard ? Que son séjour à Paris au début des années 1840 l'ait familiarisé avec la littérature historique des libéraux français ne fait aucun doute. Que ses manuscrits de Kreuznach, les premières versions du *Manifeste du parti communiste*, puis le *Manifeste* lui-même portent la trace de l'influence de ces historiens présentant les processus historiques (et notamment les révolutions de l'époque moderne anglaise et française) en termes de lutte de classes, est peu contestable, et n'est plus à démontrer<sup>14</sup>. Signe de cette forte empreinte, après le reflux des révolutions européennes de 1848, Marx publie un compte-rendu critique sur un ouvrage de Guizot relatif aux révolutions anglaises<sup>15</sup>.

Néanmoins, à consulter les brouillons et notes publiées par la MEGA – notamment ceux de Kreuznach – si Marx cite ou copie de brefs pas-

13. Dusseau Joëlle, « Compte-rendu de Sylvain Venayre, *Les origines de la France. Quand les historiens racontaient la nation* », *Histoire et politique*, 2013.

<http://www.histoire-politique.fr/index.php?numero=25&rub=comptes-rendus&item=432>

14. Sur ce point voir la bibliographie et les réflexions de Mazauc Claude, *L'Histoire de la Révolution française et la pensée marxiste*, Paris, Puf, 2009.

15. Marx Karl, « Recension du livre de François Guizot : Pourquoi la révolution d'Angleterre a-t-elle réussi ? Discours sur l'histoire de la révolution d'Angleterre, Paris, 1850 » in Furet François, *Marx et la Révolution française*, Paris, Flammarion, 1986, pp. 230-232.

sages des *Lettres sur l'histoire de France* d'Augustin Thierry<sup>16</sup>, il le fait alors uniquement à partir de citations traduites en allemand provenant de l'ouvrage d'un historien, Ernst Alexander Schmidt, *Geschichte von Frankreich*<sup>17</sup>. Marx évoque l'émergence des communes médiévales et la place que la bourgeoisie a occupée dans ce processus, mais il n'y a pas trace d'une analyse un peu significative de l'œuvre d'Augustin Thierry. Après son séjour parisien, Marx a pu prendre connaissance d'autres travaux en consultant la traduction d'une partie d'un ouvrage sur l'histoire du Tiers-État en 1847<sup>18</sup>. Le traducteur de Thierry, Friedrich Hermann Semmig, est d'ailleurs longuement cité et critiqué par Marx et Engels dans *L'Idéologie allemande*, notamment son article sur « communisme, socialisme et humanisme<sup>19</sup> ». À ce stade, il est difficile de rendre compte de ce que Marx a pu lire ou retenir de Thierry faute de notes précises, de compte-rendus ou de références explicites à tel ou tel développement. D'autant plus que dans les deux contributions historiques où il analyse concrètement les luttes de classes en France (*Les Luttes de classes en France en 1848-1850* et *Le 18 Brumaire de Louis Bonaparte*), Marx ne mentionne pas explicitement son legs à Augustin Thierry.

Ce n'est qu'en 1854 que Marx semble avoir lu intégralement un ouvrage d'Augustin Thierry. Dans un contexte international tendu, Marx prend nombre de notes sur l'histoire de la diplomatie européenne ; c'est l'époque de sa collaboration régulière au *New York Daily Tribune*. Il ne semble pas alors avoir lu la première version de l'*Essai* de Thierry, parue en livraison dans la *Revue des deux mondes* en 1850. Sa parution sous forme d'ouvrage séparé trois ans plus tard ne le laisse en revanche pas indifférent.

Comment expliquer cette attention subite ? Après plusieurs décennies de recherches, l'historien français publie une synthèse de ses travaux sur l'histoire de la formation du Tiers-État. Centrées à l'origine sur une histoire des races et des conquêtes – opposant Gaulois, peuple conquis devenu le Tiers-État et Francs à l'origine de l'aristocratie – les œuvres de Thierry soulignent également l'importance du contenu social de ces luttes, d'où l'attention de Marx depuis la parution des *Lettres sur l'histoire de France*. Dans son *Essai* de 1850, Thierry rend compte de la longue montée en puissance de la bourgeoisie sur plusieurs siècles. Évoquant le mouvement des communes du XII<sup>e</sup> siècle comme une « véritable révolution<sup>20</sup> », il décrit avec passion la montée en puissance de certaines d'entre elles, notamment

16. Marx Karl, Engels Friedrich, *Exzerpte und Notizen. (Kreuznacher Hefte u. a.) 1843 bis Januar 1845 (Marx Engels Gesamtausgabe. IV/2)*, Berlin, Akademie Verlag, 1981, pp. 148-150.

17. Schmidt Ernst Alexander, *Geschichte von Frankreich*, Hamburg, Perthes, 1835-1848.

18. Thierry Augustin, *Entstehung und Ausbildung des Tiers-Etat in Frankreich bis zur Zeit der Renaissance. Historische Skizze*, Zerbst, Druck und Verlag der Kummerschen Buchhandlung, 1847.

19. Marx Karl, Engels Friedrich, *L'Idéologie allemande*, Paris, Éditions Sociales, 1976, pp. 465-479.

20. Thierry Augustin, *Essai sur l'histoire...*, op. cit., p. 237.

de la ville d'Amiens. « L'œuvre fut longue, il ne fallut pas moins de six siècles pour l'accomplir<sup>21</sup> » ; le règne de Louis XIV est pensé comme un moment d'unification administrative rationnelle, que parachève le mouvement révolutionnaire de 1789.

L'exaltation héroïque de la Révolution n'est plus de saison. Entre les années 1820 et le début des années 1850, l'évolution de sa lecture de l'histoire est en effet notable. Libéral oppositionnel dans les années 1820, Thierry est devenu désormais conservateur, effrayé par les poussées égalitaires des socialistes après les révolutions de 1848. Comme le souligne Sylvain Venayre, « au soir de sa vie, l'historien entendait réaffirmer vigoureusement que le Tiers-État était la nation tout entière – et pas seulement cette classe bourgeoise que les socialistes dénonçaient comme la détentrice des privilèges contemporains<sup>22</sup> ». C'est donc au moment où Thierry se révèle être conservateur qu'il est lu avec le plus d'attention par Marx. Dans sa célèbre lettre à Engels, Marx ironise d'ailleurs sur la contradiction entre ses premiers écrits et l'homogénéité du Tiers-État désormais présentée par Thierry :

C'est curieux de voir comment ce monsieur, qui est le père de la « lutte de classes » dans l'historiographie française, se déchaîne dans sa préface contre les « Jeunes historiens » qui voient, eux aussi, maintenant un antagonisme entre la bourgeoisie et le prolétariat, et veulent découvrir déjà des traces de cette opposition spécifique dans l'histoire du tiers-état jusqu'en 1789<sup>23</sup>.

L'attention que Marx a portée à cet ouvrage est incontestable. Ses nombreuses notes précèdent la caractérisation de « père de la lutte de classes ». Les rares réflexions explicites qu'elles contiennent sont développées dans sa lettre à Engels : ces notes ne constituent pas en effet en tant que tel un texte cohérent et neuf, d'autant que leur lecture est ardue avec le mélange de trois langues ; les citations sont tantôt recopiées du français, tantôt traduites librement vers l'allemand ou l'anglais, souvent pour accentuer une idée mentionnée dans l'ouvrage de Thierry<sup>24</sup>. Mais une lecture attentive de l'*Essai* confrontée aux notes de Marx fait néanmoins apparaître des préoccupations historiques majeures, en tout premier lieu l'attention à la formation d'une classe sociale sur le long terme. Outre des notes sur les rivalités entre noblesse et bourgeoisie au XVII<sup>e</sup> siècle, notamment à l'occasion de la

21. *Ibidem*, p. 17.

22. Venayre Sylvain, *Les Origines de la France*, op. cit., p. 105.

23. Marx Karl, Engels Friedrich, *Correspondances*. Tome IV, op. cit., p. 148.

24. L'original est ici restitué dans nos notes.

réunion des États généraux de 1614, Marx s'arrête sur l'histoire des communes médiévales et le lien que celles-ci entretiennent avec l'émergence de la bourgeoisie, deux thèmes déjà retenus dans ses notes de Kreuznach. À la commune correspondrait une « première apparition d'une pensée politique des classes roturières<sup>25</sup> » voire l'émergence d'une « communauté démocratique<sup>26</sup> ». À plusieurs reprises Marx relève la portée révolutionnaire de ce mouvement : « au XI<sup>e</sup> siècle, la première révolution<sup>27</sup> ». Le « Tableau de l'ancienne France municipale » et la « Monographie de la constitution communale d'Amiens » – deux annexes à l'ouvrage de l'*Essai* – sont très attentivement lus et forment la partie la plus importante des notes. En résumé, malgré quelques réserves, comme l'affirme Marx dans sa lettre à Engels « ce qu'il [Thierry] développe et souligne bien, c'est le caractère conspirateur et révolutionnaire des municipalités du XI<sup>e</sup> siècle<sup>28</sup> ».

L'écho avec les préoccupations du milieu du XIX<sup>e</sup> siècle est manifeste. Marx note : « Analogie dans la série des révolutions municipales du XII<sup>e</sup> siècle avec le mouvement constitutionnel au XIX<sup>e</sup>. *L'imitation* y joua un rôle considérable<sup>29</sup>. » La question de la « révolution communale » est en effet un *topos* de l'histoire et de la pensée politique du XIX<sup>e</sup> siècle<sup>30</sup>. La thématique de l'émergence des villes et leur séparation des campagnes est significativement présente de *L'Idéologie allemande* au *Capital* en passant par les *Grundrisse*<sup>31</sup>. Si Marx ne propose pas de conception précise et définie de la société médiévale<sup>32</sup>, la densité de ses notes sur le sujet conduit à penser qu'il les réservait pour une étude approfondie de l'histoire des communes, d'autant que son dernier grand projet d'histoire mondiale comprend également d'importantes mentions sur la même période<sup>33</sup>. Le souligner n'a pas qu'un intérêt philologique : cela permet d'infirmer notamment la critique de Raymond Aron, souvent reprise par l'historiographie dominante, pour mesurer l'importance de ces remarques sur les siècles antérieurs à la révolution industrielle. Aron soulignait en effet que la « lutte des classes » marxiste concernait au mieux les sociétés industrielles contemporaines, mais n'avait pas d'intérêt pour comprendre les siècles antérieurs.

25. Marx Karl, Engels Friedrich, *Exzerpte und Notizen. September 1853 bis Januar 1855*, op. cit., p. 523 : « Erste apparition d'une pensée politique des classes roturières ».

26. *Ibidem*, p. 554.

27. *Ibidem*, p. 562 : « Im XIII Jhh. Eine erste Revolution ». Il insiste ensuite sur la « Municipalrevolution » (p. 571).

28. Marx Karl, Engels Friedrich, *Correspondances*, op. cit., t. 4, p. 149.

29. Marx Karl, Engels Friedrich, *Exzerpte und Notizen. September 1853 bis Januar 1855*, op. cit., p. 520 : « Analogie in der série der révolutions municipales du XII Jhh. m. der constitutionellen Bewegung im 19t. *L'imitation* y joua un rôle considérable ».

30. Outre Venayre Sylvain, *Les Origines de la France*, op. cit., voir Schreiner Klaus « 'Kommune Bewegung' und 'Zunftrevolution'. Zur Gegenwart der mittelalterlichen Stadt im historisch-politischen Denken des 19. Jahrhunderts », in Setzler Wilfried (dir.) *Stadtverfassung, Verfassungsstaat, Pressepolitik. Festschrift für Eberhard Naujoks zum 65. Geburtstag*, Sigmaringen, 1980, pp. 139-168.

31. Engel Evamaria, « Mittelalterliches Städtebürgertum und Zunftwesen in der Auffassung von Karl Marx », in Küttler Wolfgang (dir.), *Das geschichtswissenschaftliche Erbe von Karl Marx*, Berlin, Akademie Verlag, 1983, p. 218.

32. *Ibidem*, pp. 207-208.

33. La MEGA n'a pas encore publié ces notes mais un aperçu de celles-ci existe en russe, l'original en allemand n'ayant jamais été publié. Elles traitent notamment des luttes sociales pendant les XI<sup>e</sup> et XII<sup>e</sup> siècles. Voir *Archives de Marx et Engels*, Moscou, t. VI, p. 387.

À l'appui de cette thèse, il formulait l'affirmation suivante :

En fait, quelles étaient les classes sociales dans les sociétés industrielles, en quoi différaient-elles de celles des sociétés pré-industrielles ? Ces questions n'intéressaient pas grandement Marx [...]. Ce qui l'intéressait avant tout, c'était une certaine philosophie de l'histoire, une certaine interprétation de la société capitaliste<sup>34</sup>.

Or si l'on retient l'idée de l'émergence d'une nouvelle « modernité socio-politique<sup>35</sup> » à partir des communes médiévales italiennes, le mouvement français du XII<sup>e</sup> – certes différent et en retrait du point de vue des pratiques démocratiques – constitue bien un élément d'interrogation historique pour Marx, puisqu'il s'agit de penser les luttes de classes sur la longue durée. Dans le contexte du début des années 1850, aux perspectives assombries suite au terrible échec des révolutions de 1848, cette attention aux communes révèle une préoccupation – et aussi une tension – quant à l'écriture de l'histoire des luttes sociales : si la « révolution municipale » ne fait qu'anticiper un vaste mouvement parachevé en 1789, un mouvement comme la Révolution française de 1789-1794 ou de 1848 peut-il être finalement considéré comme un moment de rupture spécifique ? Il ne s'agirait plus d'étudier et de valoriser un moment révolutionnaire mais bien de voir comment, à l'échelle des siècles, se déroulent les conflits sociaux et politiques et de comprendre comment la complexité de ceux-ci expriment des luttes de classes. Dans son *Essai*, Augustin Thierry minimise, on l'a déjà souligné, la rupture de 1789 ; il estime « finalement que l'histoire du progrès de la liberté, depuis le XII<sup>e</sup> siècle, devait tout autant à l'action de la royauté qu'à celle du Tiers-État<sup>36</sup> ». Marx le relève lui aussi à plusieurs reprises dans ses notes sur l'*Essai* : « le travail de la société française depuis le XII<sup>e</sup> siècle aboutit à la monarchie absolue, son second point de départ<sup>37</sup> » ou encore « le cahier du Tiers-État de 1615 propose une vaste programme de réformes, dont les unes sont exécutées par les grands ministres du XVII<sup>e</sup> siècle, les autres en 1789<sup>38</sup> ». Dans sa lettre à Engels, Marx revient dans le même esprit sur la formation de l'État français : « ce qu'il [Thierry] décrit joliment, mais de façon peu synthétique, c'est 1. comment, d'emblée, du moins à partir de l'essor des villes, la bourgeoi-

34. Aron Raymond, *La Lutte de classes : nouvelles leçons sur la société industrielle*, Paris, Gallimard, 1964, p. 45.

35. Bidet Jacques, *L'État-monde. Libéralisme, socialisme et communisme à l'échelle globale : refondation du marxisme*, Paris, Puf, 2011.

36. Venayre Sylvain, *Les Origines de la France*, op. cit., p. 283.

37. Marx Karl, Engels Friedrich, *Exzerpte und Notizen. September 1853 bis Januar 1855*, op. cit., p. 550 : « Die Arbeit der fzs. Gesellschaft seit dem XII Jhh. aboutiert in der monarchie absolue, son second point de départ ».

38. *Ibidem*, p. 541 : « Der cahier des tiers v. 1615 vaste programme de réformes, wovon les unes exécutées durch die grands ministres des XVII Jhh., die andre 1789 ».

sie française doit une trop grande part de son influence au fait qu'elle se constitue en Parlement, qu'elle forme une bureaucratie<sup>39</sup> ». Fondée là encore sur Thierry, cette attention à l'histoire de l'État français et de sa bureaucratisation s'inscrit dans la continuité de l'analyse qu'il propose deux ans plus tôt dans *Le 18 Brumaire*, où il soulignait la continuité de l'État français à l'échelle de plusieurs siècles :

—  
20  
—

Ce pouvoir exécutif, avec son immense organisation bureaucratique et militaire [...] qui recouvre comme d'une membrane le corps de la société française et en bouche tous les pores, se constitua à l'époque de la monarchie absolue, au déclin de la féodalité, qu'il aida à renverser. [...] La première Révolution française, qui se donna pour tâche de briser tous les pouvoirs indépendants, locaux, territoriaux, municipaux et provinciaux, pour créer l'unité civique de la nation, devait nécessairement développer l'œuvre commencée par la monarchie absolue : la centralisation, mais, en même temps aussi, l'étendue, les attributs et l'appareil du pouvoir gouvernemental. Napoléon acheva de perfectionner ce mécanisme d'État<sup>40</sup>.

Cette préoccupation, souvent soulignée par les commentateurs de Marx pour la rapprocher de la thèse de Tocqueville dans *L'Ancien Régime et la Révolution*, insistant sur la continuité entre la monarchie et la Révolution, n'a donc rien de purement conjoncturelle<sup>41</sup>. Marx précise d'ailleurs, toujours dans sa lettre de 1854, la façon dont on doit envisager la compréhension de la formation et de la domination d'une classe sur le long terme :

On pourrait très bien montrer, en s'appuyant sur son exposé [celui de Thierry], comment naît la classe tandis que disparaissent les différentes formations (*Formen*) dans lesquelles se situe à différentes époques son centre de gravité, et que dépérissent les différentes fractions qui, grâce à ces formations, atteignent une certaine influence. Cette suite de métamorphoses, jusqu'à ce qu'on en arrive à la domination de la classe, à mon avis, personne ne l'a encore décrite ainsi — du moins quant au contenu<sup>42</sup>.

39. Marx Karl, Engels Friedrich, *Correspondances. Tome IV, op. cit.*, p. 149.

40. Marx Karl, *Le 18 Brumaire de Louis Bonaparte*, Paris, Le Livre de Poche, 2007, p. 255.

41. La même préoccupation se retrouve dans *La guerre civile en France* (1871), notamment dans ses brouillons préparatoires.

42. Marx Karl, Engels Friedrich, *Correspondances. Tome IV, op. cit.*, p. 149.

Ces « formations » sont notamment, précise Marx, les maîtrises et jurandes, les « formations au sein desquelles se développe la bourgeoisie industrielle<sup>43</sup> ». Ce passage est très significatif de ce que Marx entend analyser comme « lutte de classes » dans l'histoire à partir des notes prises sur Thierry : envisagées comme des moments d'un processus multiforme, elles seraient au fondement d'une étude novatrice sur la « domination [d'une] classe ».

La lecture de Thierry s'avère pour Marx incontestablement féconde. Et malgré la « citomanie » sur le « père de la lutte de classes », peu semblent avoir remarqué ce qui semble être de prime abord un paradoxe : Marx, en mettant en avant Thierry au milieu des années 1850, se démarque radicalement de l'historiographie républicaine française. Fasciné par l'histoire des siècles antérieurs, dans un contexte où l'opposition entre classes improductives et pillardes et classes productives roturières constitue un *topos* fréquemment développé par les historiens français, Marx se montre peu sensible à la fresque révolutionnaire la plus célèbre de l'époque – et la plus durable au niveau éditorial – celle de Jules Michelet. En effet, lorsque Marx lit Thierry, l'*Histoire de la Révolution française* de Michelet vient d'achever sa parution (1847-1852). L'œuvre sera consacrée par la Troisième République, quand Augustin Thierry sera, lui, progressivement oublié. Il n'y a pourtant pas une seule ligne de Marx sur Michelet, le premier étant probablement peu sensible au ton lyrique et à l'exaltation d'un « peuple » révolutionnaire où les contradictions de classes n'ont pas leur place, et sont délibérément ignorées... Quant au socialiste Louis Blanc, dont on peut considérer qu'il fut un des premiers à développer l'érudition qui sera au cœur de l'historiographie universitaire de la révolution<sup>44</sup>, son *Histoire de la révolution française* (1847-1865) a été rejetée radicalement et explicitement par Marx. Sévérité à l'égard de Louis Blanc, mépris implicite pour Michelet : ce sont finalement les intuitions de l'ancien libéral sur les « différentes formations » qui ont bien davantage aiguïé la curiosité de Karl Marx.

## AUGUSTIN THIERRY ET L'INVENTION D'UNE TRADITION

Aussi brèves soient les remarques de Marx sur Thierry, celles-ci sont pourtant loin d'avoir toutes connues les mêmes faveurs chez les historiens marxistes. Si la formule de « père de lutte de classes » devient canonique au vingtième siècle, le second passage de la lettre Marx sur les formations des classes – qui s'accommode mal d'une approche binaire résumant la lutte de classes à l'opposition de deux camps facilement identifiables – a été souvent escamoté. Dans la totalité des manuels soviétiques publiés en lan-

43. *Idem*.

44. Voir à ce propos les travaux de Stephen Sawyer sur Louis Blanc, par exemple « The Liberal Origins of Louis Blanc's Republican State », *The Tocqueville Review/La Revue Tocqueville*, Vol. XXXIII, n° 2, pp. 141-163.

gues étrangères, lorsqu'est abordée la conception de l'histoire de Marx, la « suite de métamorphoses » des classes brille par son absence. Par exemple, la biographie collective de Marx publiée aux éditions du Progrès<sup>45</sup> de même que l'*Histoire de France* en trois volumes rédigée par des historiens soviétiques<sup>46</sup> relève les insuffisances de Thierry, tout en mentionnant son statut de « père de la lutte de classes ». Mais on ne retrouve aucune allusion à la deuxième partie de la lettre sur les « formations ». La même remarque s'applique à de nombreux textes évoquant le lien unissant Karl Marx à Augustin Thierry. L'historien d'inspiration marxiste de la Révolution française Albert Soboul, dans un article où il expose parentés d'analyses et filiations entre Jean Jaurès, Albert Mathiez et Georges Lefebvre, mentionne l'importance de Thierry pour Marx comme « père de la lutte de classes », mais sans citer cette autre partie de la lettre à Engels<sup>47</sup>.

Il est donc nécessaire de comprendre comment et pourquoi, après la mort de Marx, on a reconstitué un rapport spécifique à l'œuvre d'Augustin Thierry à partir de quelques citations abrégées. Emmanuel Renault, étudiant méticuleusement la présence explicite de la dialectique dans les textes de Marx – moins importante que ne le veut la tradition marxiste qui s'est fondée sur quelques extraits – souligne que « tout autant que les questions de l'aliénation et du matérialisme, celle de la dialectique est prise dans le processus d'invention par le marxisme de sa propre tradition<sup>48</sup> ». La même remarque s'applique à la « lutte de classes » et à son « père » supposé. En effet, l'*Apparat* du volume de la MEGA signale clairement le nombre très faible d'occurrences à Augustin Thierry dans toute l'œuvre de Marx. Un tour d'horizon des ouvrages et brouillons de Marx (y compris chez Engels après 1883) le confirme : dans tous les cas, très peu de mentions d'Augustin Thierry (l'*Anti-Dühring* ne contient pas par exemple la moindre allusion à l'historien français). Friedrich Engels évoque certes ponctuellement Thierry et les autres historiens libéraux dans une série de lettres à ses correspondants au début des années 1890, mais elles ne contiennent aucun développement ni formulation significative sur son œuvre.

Marx ayant fait très peu d'emprunts explicites à Thierry, à partir de quand a-t-on considéré et répété qu'un lien fort les unissait ? Le marxisme a créé cette association et ce lien indéfectible entre Marx et Thierry selon un processus plus complexe qu'il n'y paraît. L'explication la plus évidente serait la reprise par les héritiers proclamés de Marx et Engels et les vulgates successives des citations des deux lettres de Marx et Engels pour instituer

45. Stépanova Eugénia et al., *Karl Marx, sa vie, son œuvre*, Moscou, Éditions du progrès, 1973, p. 278.

46. *Histoire de la France de la Révolution de 1789 à la fin de la Première guerre mondiale*, Moscou, Édition du progrès, 1973-1978, t. 2, p. 201-202.

47. Soboul Albert, « Jaurès, Mathiez et l'histoire de la Révolution française », *Annales Historiques de la Révolution française*, n° 237, 1979, p. 447.

48. Renault Emmanuel, *Marx et la philosophie*, Paris, Puf, 2014, p. 40.

Augustin Thierry comme « père de la lutte de classes ». Or la majeure partie de la correspondance entre Marx et Engels n'est pas publiée avant 1913<sup>49</sup>. La lettre de 1852 à Weydemeyer a paru pour la première fois en 1906 dans la *Neue Zeit*, la revue théorique de la social-démocratie allemande<sup>50</sup> ; la seconde n'est rendue publique que dans le deuxième volume de correspondances paru en 1913. La conclusion paraît s'imposer : c'est la tradition communiste ultérieure qui, après la révolution russe, instaure Augustin Thierry comme référence à partir des deux lettres de Marx exhumées quelques années plus tôt, sans que personne ne sache exactement ce que Marx a lu avec précision d'Augustin Thierry, faute d'analyses de ses notes.

Une étude des publications de ceux qui s'employèrent à populariser le marxisme après la mort Marx sous la forme de brochures, conférences, et articles pour expliquer les luttes de classes et leur rôle dans l'histoire, fait pourtant apparaître une filiation moins évidente. S'il est exact qu'une orthodoxie commune des Deuxième et Troisième Internationales fige un certain marxisme comme l'a montré André Tosel<sup>51</sup>, pour autant la singularité de la période 1880-1910 ne doit pas être minimisée, ne serait-ce qu'en raison de la disponibilité très partielle de l'œuvre de Marx. Or une consultation des œuvres des principaux théoriciens marxistes avant 1914 révèle que, avant la connaissance des lettres de Marx, Georges Plekhanov se réfère régulièrement à Augustin Thierry.

Plekhanov fut un des artisans de l'invention de ce marxisme dans les années 1880-1900. Son influence – considérable parmi les sociaux-démocrates russes – dépassait ce premier cercle, nombre de ses contributions historiques furent en effet traduites de son vivant dans de multiples langues, notamment en français et allemand. Lénine – qui ne mentionne jamais Augustin Thierry – a toujours reconnu une dette à son égard comme fondateur du marxisme russe, permettant son intégration ultérieure dans le marxisme soviétique et ce en dépit des choix politiques de Plekhanov, favorable aux mencheviks<sup>52</sup>.

Aucun autre dirigeant de la Deuxième Internationale n'a consacré autant de lignes aux historiens libéraux, et notamment à Augustin Thierry. Plekhanov a notamment écrit un article spécifique sur ce thème « Augustin Thierry et la conception matérialiste de l'histoire<sup>53</sup> », publié en français

49. Bebel August et Bernstein Édouard, *Der Briefwechsel zwischen Friedrich Engels und Karl Marx, 1844 bis 1883*, Stuttgart, Dietz, 1913.

50. Mehring Franz, « Neue Beiträge zur Biographie von Karl Marx und Friedrich Engels », *Die neue Zeit: Wochenschrift der deutschen Sozialdemokratie*, Deuxième tome, cahier 31, 1906-1907, pp. 160-168.

51. Tosel André, *Le Marxisme du vingtième siècle*, Paris, Syllepse, 2009.

52. L'URSS diffuse ses œuvres en plusieurs langues, dont le français, jusqu'aux années 1980. Voir ses *Œuvres philosophiques*, Moscou, Éditions du progrès, 1961-1983, 5 tomes.

53. Plekhanov Georges, « Augustin Thierry et la conception matérialiste de l'histoire », *Le Devenir social*, n° 8, novembre 1895, pp. 693-709. Le texte est étrangement absent de l'édition française des *Œuvres philosophiques*.

dans *L'Ère nouvelle*, la première revue théorique marxiste française<sup>54</sup>. Il y rend un hommage appuyé à l'historien. Outre cet article, dans plusieurs contributions (souvent des brochures ou des retranscriptions de formations militantes), Plekhanov évoque avec enthousiasme Augustin Thierry et plusieurs de ses ouvrages<sup>55</sup>. Il renvoie alors à la préface de la seconde édition russe du *Manifeste du parti communiste* publié en 1900 dont il est l'auteur. Alors que ni Marx ni Engels n'évoquent jamais dans le *Manifeste* ou dans leurs préfaces rédigées de leur vivant Augustin Thierry, Georges Plekhanov revient au contraire longuement sur son œuvre, à l'origine selon lui de la conception marxiste de la lutte des classes. C'est donc dès 1900 qu'Augustin Thierry est devenu une référence pour les marxistes, bien avant que les citations « célèbres » de Marx ne soient connues<sup>56</sup>.

Dans sa préface au *Manifeste*, Plekhanov évoque la révélation que représentent pour les sociaux-démocrates les récits historiques de Thierry :

Ce point de vue nouveau, le point de vue de *l'intérêt social ou de classe*, se combinant avec l'attachement à ces « pères » qui avaient supporté, pendant des siècles, le poids de la lutte contre les classes privilégiées, devait nécessairement amener à prendre conscience de l'importance historique considérable de la lutte d'intérêts entre les diverses classes sociales, bref, de la *lutte des classes*<sup>57</sup>.

De Thierry, Plekhanov retient surtout une opposition binaire entre deux classes en luttes. S'il lui reproche d'en être resté trop souvent à une lutte entre « races », de fait Plekhanov fige surtout une conception assez simpliste de la lutte des classes – il faut le rappeler, à des fins militantes et pédagogiques de popularisation du marxisme – en reprenant les aspects les plus tranchants de plusieurs ouvrages de l'historien français. Le paradoxe c'est que, par rapport à Marx, Plekhanov retient des conclusions plutôt étroites à partir d'une connaissance pourtant plus étendue des ouvrages de Thierry. Marx n'a en effet pas lu avec la même attention ces derniers et ne les cite jamais dans des textes publiés de son vivant. Néanmoins il perçoit dans *l'Essai sur les progrès et l'histoire de la formation du Tiers-État* les prémisses d'une méthode susceptible de saisir les métamorphoses historiques successives d'une classe, préoccupation globalement étrangère au

54. La revue publie des textes importants de Marx et d'Engels et une série de textes sur le matérialisme historique. C'est à cette revue que l'on doit la première édition en brochure du *Manifeste du parti communiste* (1895); voir Cahen Jacqueline, « Les premiers éditeurs de Marx et Engels en France (1880-1901) », *Cahiers d'histoire. Revue d'histoire critique*, 2011, pp. 20-37.

55. Plekhanov se réfère notamment à plusieurs ouvrages regroupés dans les *Œuvres complètes* d'Augustin Thierry (édition de 1840, puis augmentée et réimprimée à plusieurs reprises).

56. À noter que dans *l'Histoire de France* publiée en URSS le seul marxiste qui puisse faire « concurrence » à la brève citation de Marx de 1854 est Georges Plekhanov, dont deux textes portant sur Augustin Thierry sont cités et mentionnés.

57. Plekhanov Georges, « Préface au *Manifeste du parti communiste* », *Œuvres philosophiques, op. cit.*, t. 2 p. 491.

théoricien russe, presque entièrement concentré sur l'efficacité politique immédiate des « lutte de classes ».

Cette étroitesse de Plekhanov ne doit pas pour autant masquer un autre aspect qu'il retient de la lecture Augustin Thierry. Il insiste à plusieurs reprises sur la dynamique dont est porteur son récit du Tiers-État :

Augustin Thierry revient sur cette question en montrant que les Français n'ont pas encore de véritable histoire de leur peuple. L'histoire des citoyens, des sujets reste à écrire [...]. Le mouvement des masses populaires vers la liberté et le bonheur matériel constitue un spectacle bien plus grandiose que les guerres de conquête<sup>58</sup>.

Quelques pages plus loin, il souligne encore les « tirades éloquentes » de l'historien français (expression faisant penser à la formule « il décrit joliment » de Marx) qui « font bien voir comment la prise de conscience du Tiers-État a entraîné, en France, un changement radical dans les idées des historiens<sup>59</sup> ». Nourri des lectures de Thierry comme des autres historiens de son temps, Plekhanov est émerveillé par le modèle de récit des luttes de classes qu'elles suggèrent. Il faut reprendre au profit du prolétariat le défi que s'était fixé Thierry pendant la Restauration pour le « peuple français » ; comme le souligne Aurélien Aramini, « le peuple français ne dispose pas encore d'un récit historique dont il pourrait tirer 'une leçon' susceptible de le guider 'dans son rôle politique imminent' : tel est le problème indissolublement épistémologique et politique qui s'impose à Augustin Thierry<sup>60</sup> ». Plus qu'un simple « père de la lutte des classes » auquel les marxistes emprunteraient une méthode opposant le Tiers-État à la noblesse pour l'appliquer à la lutte contemporaine entre bourgeoisie et prolétariat, Thierry apparaît comme celui qui a découvert ce dont une classe doit se doter pour prétendre à la domination : une histoire propre, singulière et glorieuse. Si, chez Thierry, les révolutions communales anticipent 1789, alors pour les socialistes mouvements populaires et luttes de classes peuvent être aussi compris, *mutatis mutandis*, comme une anticipation des mouvements prolétariens. L'historien français fournit ainsi, bien contre son gré, un modèle d'écriture à ceux qu'il dénonçait de toutes ses forces au soir de sa vie. Les premiers « grands récits » de la Deuxième Internationale – construits notamment par Plekhanov – en héritent. Même asséché par une forme de scientisme rendant austère et peu vivant son regard sur l'histoire, le marxisme des années 1880 ne perdra jamais

58. *Ibidem*, p. 488.

59. *Ibidem*, p. 489.

60. Aramini Aurélien, « L'Archéologie linguistique du pouvoir et du peuple chez Augustin Thierry », art. cité, p. 179.

totalemment de vue l'exaltation héroïque de l'épopée d'un groupe social à travers les siècles.

## ÉCRITURE DE L'HISTOIRE ET LUTTE DE CLASSES

En caractérisant Augustin Thierry comme « père de la lutte des classes », Marx ouvrirait-il la voie à une approche surplombante et lapidaire, peu à même de saisir la spécificité des situations historiques et des luttes sociales ? L'exemple de Plekhanov tendrait à le suggérer, même s'il n'eût pas besoin de connaître la formule marxienne pour être fasciné par l'historien français. Encore faut-il resituer ce simplisme dans un moment historique, celui de la découverte de l'histoire des luttes populaires, exclues jusqu'alors des récits nationaux officiels. L'application à l'histoire des sociétés du concept de lutte des classes, même fortement teinté de schématisme, permis de développer comme le souligne Eric Hobsbawm, « des charges concentrées d'explosif intellectuel, conçues pour détruire des parties cruciales de l'histoire traditionnelle, et donc immensément puissantes – peut-être plus puissantes que ne l'auraient été des versions moins simplistes du matérialisme historique, et certainement assez puissantes par leur capacité à éclairer des endroits jusque-là obscurs pour satisfaire les historiens pendant très longtemps<sup>61</sup> ». En ce sens cette histoire « primitive » des luttes des classes, inspirée d'Augustin Thierry, eut son efficacité, avant que la répétition d'affirmations dogmatiques ne devienne un frein à la compréhension des processus historiques.

Quant aux développements et notes de Marx sur Thierry, remis dans leur contexte d'écriture, ils révèlent les difficultés inhérentes à l'écriture d'une histoire des luttes de classes. François Furet soulignait avec ironie les contradictions de la lecture marxienne de l'histoire – notamment son absence de vision cohérente de la Révolution française – et l'impossible écriture de l'histoire d'un point de vue marxiste, sauf à céder à un déterminisme économiste évacuant l'autonomie du politique, ce vers quoi Marx aurait finalement tendu après 1848<sup>62</sup>. En réalité, la sensibilité de Marx à la « révolution » municipale de l'époque médiévale et aux luttes de classes à l'échelle de plusieurs siècles, montre certes qu'il existe une tension entre sa prise en compte du surgissement de l'événement révolutionnaire (1789, 1848 puis plus tard 1871) et son analyse des métamorphoses d'une classe sociale à l'échelle de plusieurs siècles. Mais cette tension permet d'ouvrir plusieurs voies pour l'analyse des luttes de classes, laissant le soin à d'autres d'écrire des études fouillées sur la question<sup>63</sup>.

61. Hobsbawm Eric, *Marx et l'histoire*, Paris, Demopolis, 2008, p. 45.

62. Furet François, *Marx et la Révolution française*, Paris, Flammarion, 1986.

63. Pour une approche synthétique du marxisme à l'histoire voir Ducange Jean-Numa et Mazauric Claude, « Marxisme », in Gauvard Claude et Sirinelli Jean-François (dir.), *Dictionnaire de l'historien*, Paris, Puf, 2015 (à paraître).

Dès les lendemains de la mort de Marx, on retrouve ces difficultés dans les premières contributions historiques qui entendent comprendre l'histoire révolutionnaire à la lumière de la lutte de classes. En 1889, Karl Kautsky propose un panorama des luttes de classes sous l'Ancien Régime et pendant la Révolution française, en insistant sur les contradictions de classes à l'échelle de plusieurs siècles, selon un schéma assez proche de celui d'Augustin Thierry, quoique nettement plus concentré sur la période révolutionnaire. Dix ans plus tard, Jean Jaurès, réagissant à ce qu'il juge être un marxisme étroit, concentre l'essentiel des débuts de sa grande fresque dédiée à l'histoire de France aux quatre années 1789-1794, où les luttes de classes sont envisagées principalement dans le cadre de l'événement révolutionnaire<sup>64</sup>. L'un et l'autre proposent une lecture qui se revendique explicitement de Marx. Plutôt que vouloir déterminer lequel des deux est le plus proche de Marx, constatons que l'un et l'autre lui sont d'une certaine manière fidèles : ils en radicalisent, chacun dans leur contexte politico-intellectuel, l'une des intuitions méthodologiques. Leur controverse amorce une longue séquence historiographique où, au sein du marxisme, le temps court de la révolution et le temps long de la transition historique seront âprement débattus. Le paradoxe est que la grande fresque d'Augustin Thierry sur l'histoire du Tiers-État était entretemps tombée dans l'oubli, après avoir pourtant été l'une des œuvres historiques ayant suscité la réflexion marxienne à un moment crucial de l'histoire des révolutions en Europe. ■

64. Jaurès Jean, Kautsky Karl, *Socialisme et Révolution française*, Paris, Demopolis, 2010.